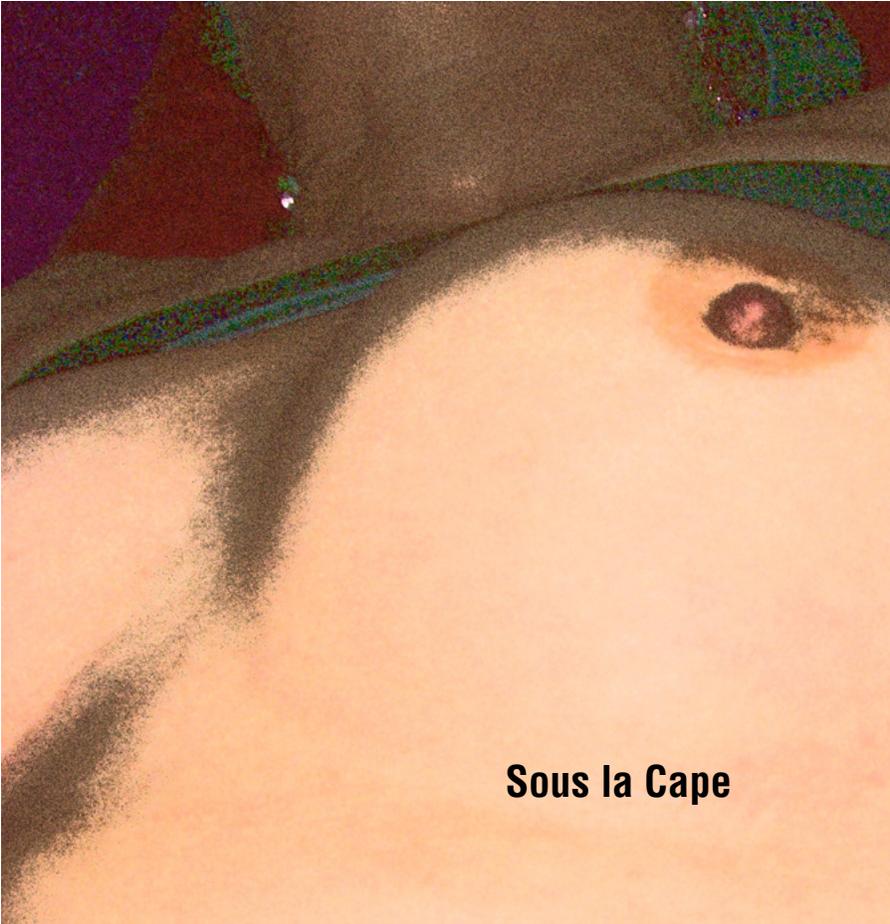


Gaspard de la Noche

# Une beauté suffocante



**Sous la Cape**

www.souslacape.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires  
des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ  
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos  
Les Canines dans le pâté  
Les Innommables et autres histoires de Canines  
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil*

PIERRE CHARMOZ,  
*Première ascension népalaise de la tour Eiffel  
et autres cimes improbables • Zeb*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,  
*Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale*

GASPARD DE LA NOCHE,  
*Luna di Miele et autres histoires de montagne  
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques  
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin*  
Un monument du XX<sup>e</sup> siècle enfin réédité.

*Spymaster vs Blackspider*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal  
Le Voyage dans les spasmes*

# UNE BEAUTÉ SUFFOCANTE





Gaspard de la Noche

ne beauté  
suffocante

Sous la Cape



Maureen Sandmann-O'Connor avait passé un *bon moment* avec Iokanaan. Il était venu la voir à sa boutique. Elle passait souvent des *bons moments* depuis qu'elle possédait cette échoppe de partitions anciennes. Elle y avait installé un clavecin. Elle en jouait pour son plaisir et parfois aussi pour celui des rares clients à qui elle procurait des partitions trouvées çà et là, sur Internet, dans des ventes, dans les archives où elle allait fouiner. Sa pratique du clavier ne progressait plus mais elle entretenait le niveau convenable qu'elle avait acquis après cinq années passées au Conservatoire. Elle travaillait *ad infinitum* les *Variations Goldberg*. Avec ravissement le thème – qu'elle jouait en boucle –, avec découragement la vingtième variation, celle qu'elle préférait mais difficile, si difficile, trop difficile.

La boutique était son havre. Pierre n'y venait guère. Il avait cédé au caprice de sa femme. Cette décision avait mis fin à de pénibles scènes *mais vous ne comprenez donc pas, Pierre, que j'ai envie d'exister aussi et que j'en ai plus qu'assez de faire la potiche pour les relations de monsieur le ténor du barreau. Je dédaigne votre argent je n'ai pas achevé cinq ans de conservatoire pour finir en faire-valoir de Maître Sandmann, à trente ans, pouvez-vous comprendre que ma vie d'artiste n'est pas accomplie encore? Admettez-vous ma passion pour la musique? Et puisque vous êtes riche, pourquoi ne pas acquérir pour moi un fonds de commerce? J'y établirai un négoce de partitions baroques. Ça vous importunerait donc tant que j'existe par moi-même? Je ferai peut-être du*

*bon business, allez savoir? Pourquoi cette moue dubitative? Vous me méprisez maintenant, Pierre? Et Maître Sandmann, avocat et conseiller juridique en vogue, fiscaliste réputé, avait acheté et fait aménager une boutique rue de Courcelles pour la belle Maureen. Vous ne connaissez pas Sandmann? Il est exceptionnel! Un talent fou! Il faut ab-so-lu-ment l'écouter plaider! Il nous a sortis d'un contrôle fiscal é-pou-van-table! Et sa jeune femme? A-do-rable! Une classe folle! Une Irlandaise rousse magnifique. Un tempérament! Plus que belle, et qui sait recevoir! Vous n'avez jamais été invité à leurs mardis? Je vais vous recommander. Elle joue parfois, une superbe claveciniste, élégante, une sensibilité de ouf. Elle est incroyable dans Scarlatti. Maureen se débrouillait et savait briller dans les pièces faciles. Et le clavecin, c'est d'un chic.*

La boutique était son refuge. Les partitions traînaient sur la table en marqueterie aux incrustations de nacre, sur le coffre en épicéa doré de l'instrument, sur les étagères, les boiseries, mêlées aux traités d'exécution et aux biographies de Bach, de Rameau, de Domenico Scarlatti et de Scott Ross. En revanche, pas d'amplis, pas d'enceintes, la musique se fabriquait sur place. Quitte à tricher en écoutant sur son ordinateur, un peu jalouse, Céline Frisch sublimer l'instrument aux sources du jeune Bach.

Le magasin s'était installé au rez-de-chaussée d'un beau bâtiment haussmannien transformé en immeuble de bureaux. La loge du concierge était devenue «Le Clavecin». C'est ainsi que Maureen avait baptisé son échoppe. L'ancienne cuisine avait été aménagée en salle de bains luxueuse et la chambre en un petit salon reculé où l'on accédait par trois marches. Un confortable canapé y avait pris place. En cuir vert, très large. Il suffisait de pousser deux coussins et il se transformait en un lit confortable. Où l'on pouvait s'allonger. Dormir. Baiser.

La détente préférée de Maureen était baiser. Elle adorait ça. «Niquer» disait-elle à ses partenaires. *Qu'est-ce que je suis bien quand je me suis fait niquer.* La belle claveciniste était folle de son corps. Elle avait épousé Pierre cinq ans auparavant. Elle avait connu autant d'années de passion intellectuelle pour le jeune avocat brillantissime scandées par d'éprouvantes frustrations sexuelles. Maître Sandmann appliquait toute son imagination au service de la procédure et de l'art oratoire. Il ne restait rien pour le reste. Il avait une très grosse bite mais il ne prenait du plaisir que par la fellation, qu'il proposait à son épouse tous les mardis, après leurs soirées. Et encore, Maureen était convaincue qu'il s'agissait, pour son époux, d'une sorte de purge. Elle avait une grande bouche sensuelle et s'était trouvée naturellement douée pour l'exercice. Elle s'était procuré une petite plaquette à la Musardine, rue du Chemin-Vert, intitulée *Comment faire une fellation*, elle avait suivi les conseils et elle vidait les couilles de son avocat de mari sans coup férir en deux coups de cuillère à pot. Elle aimait sentir le chibre grossir dans sa bouche, tâter les grosses couilles velues, les étirer, les lécher après avoir posé ses lèvres tout au long de la hampe. Elle bécotait l'engin, elle titillait le corps spongieux, ce cylindre mollasson courant sous la verge du bulbe jusqu'au gland entre les gardes du corps ligneux, elle enfouissait sa tête entre les cuisses qu'elle agaçait de ses cheveux au milieu du foisonnement viril embaumé, et elle se fourvoyait vers la raie. Elle aimait déclencher des gémissements quand elle léchait l'œillet et y enfouissait sa langue baveuse pour saliver abondamment le trou du cul. Elle provoquait l'orgasme en serrant le sillon du gland entre ses lèvres juste ce qu'il fallait pour entraîner la «petite mort» en s'alanguissant sur la base du frein tout en pénétrant profondément le mâle avec son index. Elle l'avait lu dans le livre : après l'orgasme, ça pouvait être l'extase, la «petite mort».

Maîtresse de l'homme qu'elle tenait pantelant, crucifié entre son doigt et ses lèvres, un sentiment de puissance l'exaltait, mélangé, frustrant. Elle était jalouse d'elle-même, de l'emprise qu'elle exerçait sur un mari qu'elle possédait mais à qui elle ne pouvait s'abandonner, qui la privait de délicieux renoncements. Elle aimait le goût sucré-salé du sperme. Elle l'avalait avec délectation. La saveur en demeurait tenace en bouche pendant que les premiers ronflements du maître ès contrôles fiscaux emplissaient la chambre. Sans coup férir. Maureen aurait bien aimé férir un coup de temps à autre. Elle s'en plaignait. *Voyons Pierre, vous pouvez comprendre me semble-t-il?* Pierre la prenait parfois à la faveur d'une érection nocturne. Sans caresses, sans préliminaires. Sans coup férir.

Son projet de boutique pour musiciens et amateurs de musique ancienne était sincère. La belle adorait jouer, sa passion pour le baroque était profonde. Elle avait conçu le petit salon sans malice. Mais depuis qu'un élève du Conservatoire venu quérir une inspiration pour rédiger un mémoire l'avait sautée là en levrette, sur le canapé vert, avec une bite en béton infatigable et en agrémentant l'exercice d'une solide prise aux hanches, de quelques claques et de mots doux du style *t'es bonne ma cochonne et ça se voit que t'aime te faire limer*, elle avait transformé la pièce en baisodrome. À l'intention des jeunes et fringants virtuoses comme pour les vieux amateurs pourvus d'instruments anciens. Des bons coups parfois, des mauvais souvent, mais peu importait, elle plaisait, elle était séduite, on la culbutait, ça la changeait des routinières pipes du mardi soir, et elle rosissait d'une abjecte fierté sous les compliments *c'est pas pour dire, chère madame, mais vous êtes une sacrée salope*.

Elle assumait le penchant qu'elle avait toujours eu pour les femmes. Dès le collège, elle s'était surprise à regarder autant

les filles que les garçons, à reluquer les seins dans les échan-  
cures des corsages autant que les paquets saillants à l'orée des  
jeans trop moulants. Elle n'était jamais passée à l'acte avant de  
devenir la tenancière du «Clavecin». Il lui arrivait désormais  
de céder avec délectation aux sollicitations des femmes qui s'y  
attardaient et sacrifiaient à Gomorrhe autant qu'à Couperin.  
Elle adorait être embrassée, léchée, sucée, fouillée. La douce  
persévérance des femmes complétait la fougue hâtive des  
mâles. Elle recherchait les flatteries. Ses amantes l'encensaient  
mieux que les fouteurs en mal de banales flagorneries. Celles-  
là vantaient ses seins tout en s'en pouléchant, les disant admi-  
rables, en poires, ou en pommes, savoureux; ceux-ci tripotaient  
ses gros nichons. Maureen aimait que l'on s'occupât d'elle. Elle  
aimait être prise en s'abandonnant aux délices jadis chantées par  
Sappho. Une artiste de rencontre s'était amusée à remplir le con de  
Maureen de caramel au beurre salé avant d'y plonger une banane qu'elle  
avait partagée avec elle morceau par morceau. Puis elle avait net-  
toyé consciencieusement la claveciniste caramélisée avec sa langue.  
Elle fut longuement saillie par une courgette soigneusement épluchée,  
qui s'écrasait peu à peu dans ses entrailles. C'était dur, c'était humide,  
c'était bien agréable, manié par une main experte. Les gode-  
michés ou autres succédanés assuraient leur mission sans faillir.  
On ne pouvait pas en dire autant des hommes. Elle ne craignait  
pas trop qu'ils ne bandassent pas: ma foi, il y avait tant d'autres  
amusements possibles. En revanche, la débandaison pendant la  
chose lui procurait une angoisse terrible, existentielle, comme une  
remise en cause insupportable. Mais elle ne pouvait se passer de  
viriles pénétrations. Elle chérissait passionnément la bite, la vraie,  
la juteuse. Elle aimait trop s'abandonner aux plaisirs ineffables  
d'être saillie par une chair vivante – même avec le pincement  
permanent qu'elle avait au

ventre que la raideur faiblît, que l'équilibre se rompît. Elle ne serait jamais lesbienne.

Elle était belle, fraîche, féminine, ravissante avec ses longs cheveux roux épais, ses mensurations de mannequin, sa grâce sans affectation. Chaque matin, plutôt que de se peser, elle vérifiait avec un mètre ruban : 90 ; 60 ; 90. Les seins hauts et durs, les tétons dressés dès l'alerte, les longues jambes félines, le ventre plat, les fesses rondes composaient une silhouette de magazine. Le visage au bel ovale limpide était couvert de taches de rousseur. Il s'animait volontiers, expressif et rieur. Les yeux vert menthe-à-l'eau étaient ceux d'une adolescente étonnée et curieuse, mais la grande bouche aux lèvres rouges, épaisses, sensuelles, découvrant de petites dents d'une régularité admirable, témoignait d'une belle voracité. Elle s'habillait bourgeoisement sexy, maquillée avec discrétion. Elle arborait un chignon savamment composé par son coiffeur de la rue Saint-Honoré dont le salon jouxtait les Dior et autre Chanel qu'elle dévalisait comme pour tenter de compromettre la fortune de Maître Sandmann. Lequel était ravi de voir s'aligner les débits sur son compte bancaire comme pour compenser la banalité de ses prestations. Ça faisait cher la fellation hebdomadaire, mais il n'était pas perdant : le succès des mardis devait beaucoup à Madame, qui contribuait ainsi au prestige du cabinet de Monsieur dont l'achalandage croisait et embellissait.

Maureen ne portait pas de bijoux à l'exception d'une émeraude à l'annulaire, là où chez d'autres siège une alliance. Presque nue, elle était irrésistible, avec sa peau de rousse très blanche, fine, qui laissait entrevoir des veinules bleutées ébauchant un discret lacis entre le poignet et la saignée du coude. Son corps était constellé par les rousseurs amères de l'amour qui éclataient à l'entour d'une lingerie soyeuse. Elle la choi-

sissait toujours dans les verts, céladon, amande, pistache, avec des transparences furtives sur ses tétons roses. Elle avait laissé, par le passé, la toison rousse envahir son entrejambe de boucles frisées qui le décoraient joliment. Elle épilait sa vulve désormais, mais elle laissait la fourrure pubienne foisonner. Quand elle se tournait nue, les bras haut au-dessus de la tête, quand elle lâchait les longs cheveux incandescents qui s'éparpillaient en cascade le long de son dos plat aux délicats reliefs, jusqu'au bas de l'échine, égarés vers les fesses laiteuses en globes pâles, elle devenait sublime. Superbe. Une beauté à couper le souffle, lui avait-on dit un jour. Une beauté suffocante.

Superbe. Splendide. Magnifique. Incomparable. Une beauté suffocante. Elle avait besoin de se l'entendre dire. Elle savait la malédiction des rousses. Elle avait lu les légendes du Moyen Âge dès son enfance. Elle s'était pénétrée des affreux destins de celles dont la crinière de feu attestait des liens avec l'Enfer, amantes du Diable qui finissaient sur le bûcher. Adolescente, elle se flanquait des peignées avec les autres filles au motif qu'elle séduisait tous les garçons,  *salope de rouquine, sorcière, tu vas arrêter, oui, de chercher à me piquer mon mec?* Une nuit, elle avait écrit «Satan» avec la pointe d'un compas sur son avant-bras. La marque était restée, se boursoufflant et rougeoyant comme une morsure d'ortie. Elle avait frissonné. La marque infamante était effacée dès le petit jour, comme au matin d'une nuit de Walpurgis, au chant du coq. Elle avait failli renouveler l'expérience en écrivant «Jésus», mais elle avait renoncé. Des lycéennes l'avaient attirée dans un guet-apens un jour d'automne, pour lui raser la tête. Elle s'en était tirée couverte d'hématomes, les cheveux vilainement tailladés et sa mère l'avait tancée *tu vois, tu devrais faire attention aussi, cesser de provoquer les autres, toujours indécente, insolente, faut*

*dire que tu les cherches hein les histoires.* Un mélange de fragilité juvénile et d'assurance maléfique, Maureen O'Connor.

Elle était persuadée d'être une épouse fidèle et aimante. Elle considérait naturels ses débordements boutiquiers, comme une activité sportive. Elle baisait comme certaines vont à l'aérobic ou à la piscine, un entraînement comme un autre. Jamais elle n'aurait imaginé posséder un amant régulier, tomber amoureuse. Jusqu'à Iokanaan.

Elle l'avait rencontré chez sa mère. Maureen méprisait sa mère. Elle se contraignait à lui rendre visite tous les mardis après-midi. C'était une veuve insipide et veule, autant plaintive qu'exigeante, donneuse de leçons et gémissant du mauvais sort que lui avait fait son merveilleux mari en décédant d'un infarctus le jour même où elle accouchait de Maureen. Enfin, un infarctus, c'est ce que disait la veuve. Maureen était persuadée que son père était mort moins banalement. Dans un duel. Ou d'une soulerie. Ou d'une rixe. Ou d'une rixe à l'occasion d'une beuverie, au matin d'une nuit de sabbat. Ou d'un coup de revolver, dans le dos, l'œuvre d'un mari jaloux.

*Qu'est ce que c'est que cette tenue ma fille? Tu ne penses donc qu'à dépenser? Et toujours pas enceinte? Tu vas voir qu'un de ces jours Pierre va aller voir ailleurs et tu t'en mordras les doigts. Ma parole, on dirait une poule. T'aurais pas pris quelques rides là déjà?* Maman inspectait sa fille en quête des premières traces des assauts de l'âge qu'elle semblait davantage espérer que redouter. Flurette, maigrichonne même, mal attifée, vulgaire, inculte. Maureen se demandait souvent comment son père, un Irlandais rouquin beau comme un diable dont les photos traînaient partout, avait pu s'égarer à rencontrer, à baiser, à épouser cette mégère jalouse de sa propre fille.

Maureen jaugea Iokanaan. Que faisait ce beau spécimen chez sa mère? Grand, carré d'épaules, massif mais souple, il

avait de beaux cheveux poivre et sel frisés, des traits réguliers, puissamment harmonieux. Il possédait ce charme distingué caractéristique des Orientaux, un mélange d'arrogance et de sensualité, porté par les lèvres charnues, le nez fort, busqué, le teint hâlé, le regard de velours noir et le sourire mystérieusement avenant. Sa magnificence se manifestait à chaque instant, dans chaque geste, ce qui frappa Maureen dès qu'il tourna vers elle ses yeux éclatant de noirceur pour la saluer d'une voix chaude et douce *Bonjour madame, je suis Osman Iokanaan, détective, à votre service.* Il avait regardé Maureen comme l'amateur regarde l'œuvre d'art qu'il envisage d'acquérir aux enchères lors de l'exposition, la veille de la vente. Il portait un somptueux costume de flanelle grise, mais il aurait sans doute conservé une prestance habillé en Bédouin, Brummell du désert vous toisant du haut de son dromadaire, en djellaba et coiffé du keffieh. Une belle cinquantaine, il ressemblait à Omar Sharif, cet acteur égyptien du siècle dernier qui était également champion de bridge. Un détective? Maureen pensait que ça n'existait que dans les romans, les détectives, et pour des histoires de fesse. Mais qu'est que ce beau limier des mille et une nuits pouvait bien faire chez sa pauvre mère? *Je vais t'expliquer, ça te concerne ma fille. Tu veux quoi? Un Coca? Je m'en doutais, comment peut-on boire ça c'est inouï. Je n'en achète que pour toi. Et vous monsieur Iokanaan? Un thé? Ah un Coca aussi, bon comme vous voudrez...* Pendant que madame mère s'en allait quérir la détestable boisson gazeuse *tu t'étonneras pas d'avoir de l'aérophagie après ma fille* Osman Iokanaan lança un sourire complice à Maureen. Ravageur. Il avait un sourire ravageur illuminant son beau visage et décorant les lacs noirs de ses yeux de pattes d'oie charmantes. Maureen n'avait jamais cru aux coups de foudre et autres balivernes emplissant les romans dont s'abreuvait sa mère, mais elle ressentit un

pincement au ventre. Elle rendit le sourire complice. Dès lors, les explications de la présence du séduisant Sherlock Holmes levantin distillées par sa mère l'intéressèrent moins que la pesanteur troublante et inédite qui envahissait le creux de sa poitrine et gagnait ses tripes. L'enquêteur était mandaté par un cabinet de généalogistes britanniques. Un lointain oncle O'Connor était mort sans héritiers connus. Osman Iokanaan devait établir une liste d'ayants droit afin d'instruire la succession. *Un travail de moine copiste. Il y a autant d'O'Connors par là-bas que de saumons dans leurs rivières. Et autant d'O'Connors expatriés depuis la grande famine que de jours de pluie sur leur verte île. Sachez que votre oncle et votre père étaient fâchés à mort depuis leur jeunesse. Une histoire de femme, semble-t-il. Une tricherie au jeu de fléchettes peut-être, c'est un peu la même chose. Les vendettas sont consubstantielles aux îles : chez les Corses comme chez les Irlandais et si vous saviez pour Djerba... Mais les femmes y sont si belles. Votre origine irlandaise est éclatante, chère madame...* Iokanaan regardait Maureen en souriant. La flatterie était grossière. Mais est-il façon plus efficace de flatter qu'à la louche ? Maureen rougit. Son teint discrètement empourpré rehaussait le vert de ses yeux. La veine bleutée du poignet gonflait. *Hein ma Maureen, en fait c'est toi qui vas hériter tu te rends compte, un oncle d'Amérique, y a de la chance que pour certaines.* Ma Maureen. La fielleuse mère s'y voyait déjà. *Eh bien Maman, je vais régler ça avec ce monsieur à la boutique puisque ça me concerne. Mais ne te fais pas trop d'illusions : si ça se trouve, y a que des dettes. Ou des impayés dans les pubs. Un oncle d'Irlande n'est pas un oncle d'Amérique sais-tu ? L'Irlande. Un pays d'ivrognes et de pommes de terre.* La boutique était toute proche. Sitôt engloutis les cocas, Maureen arrachait Iokanaan des griffes de sa maman et, les yeux brillants et la vulve palpitante, elle le conduisit dans son baisodrome

musical. Il devint son amant. Elle en devint raide dingue. Il l'aima tendrement.

Il était d'origine palestinienne. C'était un musicien, lui aussi. Dans sa jeunesse, il avait participé, à côté de Daniel Barenboim, à la fondation du West-Eastern Divan Orchestra, cette formation réunissant des musiciens juifs et arabes créée à l'initiative du pianiste. Mais la musique ne nourrit pas son homme, et les hasards de l'existence l'avaient conduit à devenir détective privé.

Osman Iokanaan était savant et pédagogue. Il trouva en Maureen une élève d'exception. Il lui faisait jouer les célèbres variations en lui racontant la légende de l'œuvre. On prétend que l'élève de Bach, Johann Goldberg, la jouait pour le comte Keyserling afin de le distraire pendant ses insomnies. Le comte rêvait, somnolait, s'endormait, bercé par la sublime musique. Osman Iokanaan priait Maureen de jouer nue, les cheveux défaits. Ses jolies fesses rondes s'épalaient sur le tabouret de bois, sous la taille de guêpe. Seule l'orée de la raie s'entrevoyait. Il restait habillé pour la contempler puis il se débraquettait et se masturbait en rythme pendant qu'elle égrenait les accords acides sur le clavier. Avant la fin du premier exposé du thème, il se levait et venait glisser sa pine contre la commissure de la jolie bouche qui se faisait boudeuse, jusqu'à souiller le fin visage de son foutre épais. Maureen le recueillait en dardant sa langue, comme fait le diable qui est sculpté sur le tympan de la cathédrale.

Une fois repue de sperme et de musique, elle s'asseyait sur le canapé, cuisses ouvertes, mains crispées sur le cuir. Elle poussait son bassin en avant, il la léchait à genoux, comme lèchent les femmes, lentement, la langue étalée et molle, sans presse, sans agacement, goûtant la vulve et remontant pour tenir sa partenaire haletante au bord du plaisir dans le même temps que son

érection revenait. Comme lèchent les femmes, et non comme font les hommes qui agitent une pointe énercée sur le bouton, qui s'y épuisent comme sur la sonnette d'une porte close, qui s'acharneront à finir l'ouvrage par un branle inutile que la pauvre victime se verra contrainte d'abrèger par des soupirs calculés et des gémissements feignant l'orgasme, *enfin tranquille je me finirai dès que ce rustre sera parti*. Osman Iokanaan attendait que Maureen fût chancelante de jouissance atermoyée pour la retourner et la prendre en levrette, avec sa bite large mais point trop longue. Il lui faisait connaître de nouveaux plaisirs, laissant choir sa salive sur le trou du cul qu'il ouvrait délicatement d'un pouce tout en la besognant, provoquant des sensations inconnues, délicieuses. Elle s'abandonnait, le second pouce s'unissait au premier pour dilater l'anus, il immobilisait un instant son chibre au fond d'elle, stupéfaite et ravie avant d'être emportée par la bourrasque.

Mais ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était de recevoir son poids sur elle, de sentir le torse velu collé contre ses seins tandis que le sexe dur restait en elle sans bouger, tenu comme une note sur la corde du violon, la masse de l'homme pesant jusqu'à l'étouffer de bonheur. Allongée sur le canapé vert, les doigts serrant le cuir, il suffisait alors qu'elle bouge à peine son ventre pour connaître un orgasme intense et rassurant. Dès qu'elle s'allongeait nue contre la matière animale, le cuir froid contre son corps, cuisses ouvertes, son amant s'affaissant sur elle pour la suffoquer, elle commençait à jouir.

Elle connut le mal de manque. Le creux au ventre qui l'avait saisie d'emblée devint une chose affreuse qui lui forait les entrailles dès que Iokanaan la quittait. Mais elle savait dissimuler. Les mardis des Sandmann se succédaient plus éclatants les uns que les autres. Maître Pierre était ravi et les pipes qui consacraient la fin des soirées étaient de plus en plus

délectables. Maureen pensait à Lokanaan en suçant son mari. C'était exquis.

Elle l'avait dans la peau à chaque instant. Il avait envahi sa vie. Dès le réveil, elle lui envoyait un texto : « Bisous du matin chagrin de te savoir loin » et le midi « Bisous gourmands du midi » et l'après-midi « Bisous du clavier, enflammée et comme nue pour toi », le soir « Bisous du soir espoir ». Et la nuit « Bisous nocturnes, je me branle en pensant à ta bite, chéri, ma chatte de salope mouille pour toi ». Et Osman Lokanaan répondait, ému, excité, touché, émoustillé de jouer au Pygmalion avec une aussi belle Galatée.

L'imprudence est sœur de la passion. Maureen savait que Lokanaan était marié ; mais elle préférait faire comme si elle l'ignorait. Elle en prit conscience brutalement alors qu'elle laissait courir ses longs doigts délicats sur le haut du clavier en rêvassant à son bel amant. Son téléphone sonna. « Est-ce lui ? », se réjouit-elle avant de constater, déçue, que s'affichait « numéro inconnu ». Un client peut-être ? *Allô ? Ici Salomé Lokanaan.*

Salomé Lokanaan. La voix, grave, très reconnaissable, ne lui était pas inconnue. *Allô ? Ici Salomé Lokanaan. Alors, madame Maureen Sandmann-O'Connor... Je sais tout, je sais où vous êtes, qui vous êtes, qui est votre mari, où habite votre mère, et on va régler ça sinon ça va barder. Je sais que vous êtes dans votre boutique. Vous avez intérêt à venir dès maintenant au métro « Porte Dauphine ». Sortie « Foch côté pair ». Dans vingt minutes. Je vous attends.* Que savait-elle exactement ? Suffisamment, pensa Maureen qui obéit sans barguigner, le temps de sauter dans un jeans, de passer un tee-shirt, une veste de cuir fauve et de foncer à la station Courcelles. Dans le métro, durant le court voyage, elle songeait à la voix grave, impérieuse, menaçante. Quand l'avait-elle entendue ? Elle sortit sous le vitrage

de l'édicule Art nouveau de Guimard qui orne l'accès à la station. Il se trouvait mis en valeur par la fraîche lumière du soleil printanier qui jouait avec les nuages et irisait la verrière en ailes de libellule. Maureen attendit, adossée au panneau de lave émaillée. Le vent agitait les branches des grands platanes qui grondaient doucement au-dessus d'elle. Elle grelottait.

Elle la vit arriver à grandes enjambées, son ample manteau tourbillonnant autour d'elle. Chaque pas laissait entrevoir ses jambes et sa jupe noire serrée à la taille sur un chemisier de soie mauve galbant une forte poitrine. Maureen reconnut la furtive visiteuse qui, le matin même, était venue au «Clavecín», qui avait rapidement regardé les partitions exposées et qui était ressortie comme gênée dès qu'elle lui avait adressé la parole *je reviendrai au revoir*. Mal à l'aise. C'était une autre affaire maintenant. Salomé Iokanaan montra d'un coup de menton la rue de la Faisanderie. *On va chez moi. Suivez-moi c'est par-là*. Maureen mit ses pas dans ceux de la femme imposante qui volait devant elle, dont les talons hauts claquaient violemment sur les pavés. Elle gagna la porte d'un bel immeuble moderne, elle saisit la paire de lunettes qu'elle portait au front accrochée dans sa chevelure épaisse, elle s'agaça en cherchant ses clés dans un sac à main grand comme une cartouchiere, elle ouvrit la porte. *Entrez!* Maureen ne put s'empêcher de baisser les yeux sur ses chaussures dans l'ascenseur, après avoir croisé le regard métallique de la femme outragée. Dont l'haleine, acidulée, dégageait une odeur d'alcool. Elle la fit entrer dans l'appartement des Iokanaan. D'Osman et de Salomé. Maureen était surprise par l'allure de l'épouse de son amant dans le bel appartement moderne et lumineux. Ce n'était pas la bourgeoise évaporée un peu snob qu'elle aurait supposée. Elle s'en voulut fugacement d'avoir conçu une médiocrité chez Iokanaan.

Salomé Iokanaan semblait grande bien qu'elle ne dépassât guère la taille de Maureen. Elle en imposait : gorge opulente, taille épaisse, hanches larges. Mais avec un port élégant. Elle jeta son manteau sur un canapé. Sa jupe de belle coupe la moulait érotiquement, ses escarpins cambraient sa taille et laissaient entrevoir de jolis pieds fins aux ongles écarlates. On devinait des fesses corpulentes mais dures, musclées, avec une raie profonde. Ses seins se tenaient hauts dans le corsage et pointaient au-dessus du ventre qui, s'il était gras, se trouvait comme effacé entre la poitrine et le large bassin. Son visage impressionnait, encadré par une chevelure blonde drue qui lui faisait comme un casque de walkyrie. Deux paires de lunettes y siégeaient, une de soleil, l'autre de vue, en fait des loupes de lecture qu'elle saisissait avec brusquerie en s'horripilant qu'elles restassent accrochées à la crinière. La face était carrée, les mâchoires énergiques serrées par la colère. Elle semblait avoir une quarantaine d'années, mais son visage était juvénile, étonnamment dépourvu de rides. Quelque chose d'adolescent. Les yeux petits, d'un bleu métallique, brillaient intensément sous un grand front intelligent. Les lèvres minces et serrées, soulignées d'un trait de rouge, achevaient de composer une personnalité fulgurante.

*Asseyez-vous là.* Maureen obtempère immédiatement. Elle tremble comme une feuille en déposant un bout de fesse sur le large canapé de cuir. Ses mains serrent le revêtement de chaque côté d'elle. Elle a tenté de fermer sa veste pour masquer la rondeur de ses beaux seins bombant sous le tee-shirt. Salomé sert deux whiskies, tassés, tend un verre que Maureen refuse d'un geste évasif et surpris. *Buvez : vous allez en avoir besoin.* Les deux femmes vident les verres ensemble d'un trait et grimacent. Salomé s'installe à côté de Maureen. Elle se tourne vers elle. Son regard brille. *Alors ma petite,*

*voilà: je sais tout. Vous allez immédiatement téléphoner à mon mari, lui dire devant moi que vous rompez toute relation, sinon je vais voir le vôtre, de mari, et votre mère aussi et ça va barder. Vous avez compris? Tu comprends petite salope?* Salomé Iokanaan lui tend son propre téléphone après qu'elle a composé le numéro de son mari. Et Maureen imagine Osman qui regarde s'afficher «Salomé» sur l'écran. Elle l'entend répondre: *Oui? C'est toi ma chérie?* Ma chérie. Elle répond *C'est moi. C'est Maureen.* Silence. Un silence de plomb, épais, lourd, sous le regard inquisiteur de Salomé. Le mouvement de menton, le menton carré, froncé, qui interpelle *Alors? Ça vient?* semble-t-elle exiger. Maureen s'exécute. *J'ai promis à votre femme que nous ne nous verrons plus jamais.* Salomé lui arrache l'appareil *T'as entendu? T'as entendu? Elle est avec moi ta petite pute. Tu comprends? Je sais tout. Elle m'a juré ne jamais te revoir t'as compris Osman?* Maureen songe en un éclair qu'un serment arraché sous la contrainte est sans valeur. Elle pense à Iokanaan, à sa duplicité. Salomé coupe la communication. Elle est hors d'elle. Elle vocifère. Ses gros seins bougent dans le corsage, ses mâchoires se serrent, ses lèvres se pincent, ses yeux lancent des éclairs. *Espèce de petite putain.* Elle se lève, se sert un autre whisky qu'elle avale d'un trait. Elle se rassied à côté de Maureen. Elle dresse la main comme pour gifler. Maureen reste bouche bée. Maureen voit devant elle une femme punissante. Vengeresse. Une femme menacée. Ce qui retient Salomé, c'est le visage de Maureen, ses larmes qui montent sans couler, sa moue triste de gamine fautive, implorante. Salomé s'attendait à de l'arrogance, à de l'insolence de la part de cette jolie fille. Elle ne gifle pas. Elle pose sa main sur le cou de Maureen. Elle ricane. *Petite putain va... Sorcière. Ensorceleuse...* Salomé penche son visage vers Maureen et lèche la joue. Son haleine empeste l'alcool. Les mains de

Maureen se crispent sur le cuir. *Jolie diablesse*. Salomé referme sa mâchoire et mord la tendre chair rosée. Maureen hurle. *Ta gueule salope, démente*. La main de Salomé enserre le cou de Maureen puis entrouvre la veste de cuir fauve, Salomé saisit un sein à travers le tissu du tee-shirt, le malaxe. *Sorcière*. Elle pince le téton, le tord. *Sale sorcière* Maureen gémit. *Non Laissez-moi*. Salomé abandonne Maureen. Elle se relève. Son regard est dur, méchant, il se teinte de voracité perfide. Salomé saisit la bouteille, elle engloutit une longue lampée d'alcool, comme une ivrognesse. Elle regarde Maureen assise, Maureen pâle, défaite, au bord des larmes, avec ses jolis seins en poire moulés dans la soie. Salomé ôte le cran de la ceinture qui tient sa jupe. Sa jupe tombe à ses pieds. Elle est en lingerie, des bas à jarrettières noirs superbes, avec une large lisière de dentelle passémentée de rouge et un string en point d'Alençon ajouré laissant apercevoir la toison blonde. Salomé ordonne à Maureen de s'étendre sur le canapé de cuir. *Allonge-toi jolie sorcière*. Maureen fixe les jambes gainées, les larges jarrettières, les cuisses puissantes, la touffe pubienne, le chemisier mauve débraillé, les gros seins qui surplombent.

Salomé est debout, elle a le regard vague qui porte au loin, vers la fenêtre. Elle esquisse un sourire. Elle a allumé une cigarette. Lentement, elle s'agenouille sur le canapé. Elle enjambe Maureen. Les fesses musclées, énergiques, se posent sur son visage. Salomé écrase sa cigarette d'une main, sur le cuir, de l'autre elle écarte son string et dégage la vulve des poils. Les cuisses robustes enserrent le visage de Maureen. Vibrantes comme une note sur la corde du violon, ses lèvres s'entrouvrent, nacrées, brillantes au-dessus de Maureen allongée sur le canapé vert, ses doigts serrant le cuir. Salomé pèse de tout son poids sur la bouche de la jeune fille écrasée par la vulve. Maureen défaille, le souffle coupé, le nez planté

dans l'anus qui l'engloutit, la gorge étouffée par la mouille, Maureen suffoque. Elle s'agite en vain, ses mains serrent le cuir. Elle revoit sa vie en un instant, son mari, la fellation, Iokanaan, la petite mort. Des étoiles s'allument dans le ciel noir et velu. Tout là-haut, comme une amazone chevauchant une jeune pouliche mise au pas, Salomé sourit en remuant son gros derrière.



***Sous la Cape***

collection de littérature élégante et raffinée  
a son siège permanent *in partibus infidelium*.  
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur  
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-227-6

Mise en ligne : avril 2014

Couverture: DR

[www.souslacape.fr](http://www.souslacape.fr)